

C E LIVRE, JE L'AI ÉCRIT POUR MOI, rien que pour moi, comme on voit certains aujourd'hui se faire un enfant, pour eux, rien que pour eux. J'en ai dit le moins possible, juste assez pour me libérer, pour me débarrasser de tristes affects. J'ai horreur de m'étendre et de me répandre. On m'a appris à exprimer le strict minimum en matière de sensation : j'ai été à bonne école, « depuis ma plus tendre enfance » selon l'expression consacrée. Toujours propre sur soi ! J'ai appris à maîtriser toutes les sources possibles et imaginables de relâchement, je ne laisse rien aller ! D'ailleurs rien ne va jamais, et surtout pas de soi : pour que ça puisse aller, il faut faire aller, sans jamais laisser aller ni laisser venir. À mon âge on se méfie du fil de l'eau, on n'a plus le temps, la faucheuse vous presse ! Mais par contre je veux bien m'attarder pour un peu de poésie, pour peindre quelques paysages, *tristes tropiques* de mon enfance : juste pour la beauté du geste, un peu d'élégance pour délayer l'amertume, pour

esquisser, délicieuse expression, une esthétique de la désillusion. Lecteur invétéré, tu verras, je suis tellement inquiet de vivre ! Mais il est vrai que tu ne verras rien : je suis sûr que tu vas jeter ce livre, à l'instant.

Pas encore ? Avant d'aller plus loin, cours à l'Accademia de Venise : tu y verras cet oiseau blanc presque imperceptible, posé sur le toit d'une maison toscane dans la *Tempesta* de Giorgione, tout entier tendu vers la déchirure de l'orage, concentrant dans son inquiétude l'attente de l'événement, évaluant le risque, prêt à l'envol de son désir, il te parlera de l'instant. Nous y sommes, en cet instant de la rupture, de la différence imminente où toute chose vivante affirme sa singularité radicale, solitaire comme ce « drôle d'oiseau », perché sur le temps. Gracile, élégant comme les échasses qu'on voit tendre le cou entre les herbes au bord des marais d'Oleron, cet oiseau blanc de Giorgione c'est l'œuvre d'art, toute entière, concrétion de notre sentiment, de notre intuition de vie, comme la coquille du mollusque née de son tégument. Cet oiseau, tu verras, je l'ai retrouvé au cœur de moi-même, un peu comme ces paysages ou portraits qu'on retrouve parfois cachés sous le motif apparent. Avant cela, je n'avais vu l'œuvre d'art que dans les églises, les musées et les livres, et puis un jour je l'ai trouvée en acte, en chair et en os, et pourtant posthume : elle était là, chez le père Claude. La grande illusion, celle qui permet de vivre, c'est la création, le « désir d'enfanter dans la beauté » ; et c'est lui qui

l'a distillée dans mes veines, bien plus essentielle qu'un filament génétique. Pour m'en apercevoir, il m'a fallu gratter la toile, massacrée par le plus mauvais des restaurateurs, maquillée par le moins scrupuleux des faussaires : « le quotidien », ce mal-faisant connu sous le nom de « fatalité ».

Encore là ? Tu ne me laisseras donc jamais seul avec ma douce mélancolie ! Qu'ai-je besoin de ta sollicitude ? Est-ce donc que tu flaires la charogne comme les chiennes de Laconie ? Tu te dis peut-être : c'est une affaire de mort, de souffrance, de regret... Alors tu viens voir, parce que c'est « plus fort que toi » et que le spectacle de la souffrance a toujours fasciné les hommes. À moins que tu ne restes là pour y nicher ta propre souffrance : serait-ce donc que tu es là aux aguets, cherchant quelque trou où cacher ce qui est tapi au fond de toi, ce qui t'est insupportable : le fait d'être là ? Est-ce bien un fait ? Tu n'en es pas tout à fait sûr : ne serait-ce pas plutôt une idée, une obsession ? Ce sont « les autres », dis-tu, qui sont insupportables, infernaux... mais en fait n'est-ce point *toi-même* que tu cherches à déverser, à décharger comme un navire qui va sombrer : c'est peut-être pour cela que tu lis des romans : le flot d'angoisse monte, plus aucun tirant d'eau ! Et tu te dis que l'eau de ta vie est boueuse, polluée, et tu crois avoir trouvé un frère de ressentiment : en voilà peut-être un qui lui en veut terriblement, à la vie, et en continuant la lecture on devrait pouvoir y trouver quelques bonnes raisons de désespérer, de vitupérer contre

« la vie injuste ». Eh bien non ! Tu t'es trompé : c'est justement parce qu'elle est injuste que je la trouve encore bonne ! Il faut beaucoup d'injustice pour ne plus juger, ne plus se lamenter mais comprendre et aimer, aimer parce qu'on comprend que tout cela est insensé, insensé oui, mais prodigieusement, merveilleusement insensé !

Décharger, écoper le trop-plein qui me noie moi aussi, au milieu de ces « bien-trop-nombreux » ; et puis aussi faire un signe de reconnaissance à l'intention de tous ceux qui n'ont pas encore vu l'oiseau perché. Voilà donc ce livre. Juste un peu de tristesse de temps à autre : c'est la maladie bénigne de ceux qui ne sont plus en colère. Et je ne suis plus en colère : je peux être très doux, très patient, même avec les mantes religieuses, et les étudier avec la passion attentive du naturaliste. Finalement, moi aussi je pourrai dire un jour, comme ce philosophe pétrifié qu'on promenait sur sa chaise d'infirme au soleil d'un après-midi d'automne : « Moi aussi, j'ai écrit des livres ». Après tout n'ai-je pas été adoubé ? Adoubé, oui Monsieur, par l'Université française, depuis ce jour d'avril où j'ai réussi à retrouver mon souffle le long du chemin qui borde la Seine, en marchant vers le supplice qui m'attendait à la Sorbonne. J'ai profité du grand soleil printanier, pour mes derniers moments, j'ai murmuré une idiotie : « Bonheur à tous, bonheur à ceux qui vont survivre, je meurs sans haine en moi pour le peuple professoral ! ». Cette phrase, c'était indécent ! Et surprise ! Je n'ai pas été exécuté : ils m'ont même